

CAPITULATION
OU VOLONTÉ DE DÉFENSE?

L'AUTEUR

Jean-Jacques Langendorf est historien militaire et écrivain. Il est maître de recherches à l'Institut de stratégie comparée de Paris. Il est également l'auteur des livres suivants: *Le Général Guisan et le peuple suisse* en collaboration avec Pierre Streit (Cabédita, 2008), *Le Général Guisan et l'esprit de résistance* (Cabédita, 2010), *Le feu et la plume – Hommage à Daniel Reichel*, en collaboration avec Christian Bühlmann et Alain Vuitel (Cabédita et CHPM, 2010). Il a en outre réalisé l'introduction de la réédition de *PC du Général* de Bernard Barbey (Cabédita, 2010) et enfin il a traduit de l'anglais l'ouvrage de Stephen P. Halbrook, *La Suisse face aux nazis* (Cabédita, 2011).

Romancier, Jean-Jacques Langendorf est aussi l'auteur de nombreuses publications historiques et d'ouvrages politiques.

Jean-Jacques LANGENDORF

CAPITULATION
OU
VOLONTÉ DE DÉFENSE?

La Suisse face à un défi

Préface Christian LÜSCHER



ÉDITIONS
CABÉDITA
2011

REMERCIEMENTS

L'auteur et l'éditeur expriment leur vive reconnaissance aux mécènes, amis et collaborateurs qui ont permis l'édition et la diffusion de cet ouvrage.

Ils tiennent également à remercier le Musée cantonal des Beaux-Arts à Lausanne pour la mise à disposition du magnifique tableau du peintre vaudois Abraham-Louis-Rodolphe Ducros.

Couverture: Abraham-Louis-Rodolphe Ducros
(Yverdon, 1748 – Lausanne, 1810), *ORAGE nocturne à Cefalù*, vers 1800.
Aquarelle, gouache et huile sur papiers vergés collés et encollés en plein sur toile.
Photo J.-C. Ducret, Musée cantonal des Beaux-Arts, Lausanne

© 2011. Editions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-621-7

Préface

Lorsqu'un véhicule brinquebale, il faut un mécanicien pour serrer les boulons. Quand c'est un pays tout entier qui flirte avec les abîmes de la déliquescence, le mécanicien s'appelle Jean-Jacques LANGENDORF.

Devant les menaces qui guettent celle que d'aucuns osent encore appeler notre patrie, LANGENDORF «met le doigt là où ça fait mal».

Les indécrottables partisans de l'angélisme et du politiquement correct y verront un brûlot de droite; les autres lecteurs, ceux qui réfléchissent, mesureront la maestria avec laquelle l'auteur nous rappelle d'où nous venons, où (et qui) nous sommes et où il faut surtout ne pas aller.

«La Suisse n'existe pas», avait lancé un «artiste» lors de l'exposition universelle de Séville. C'était en 1992, au plus fort de la période que LANGENDORF décrit si bien comme étant celle de la culpabilisation helvétique et de la mauvaise foi envers nous-mêmes.

C'est faux, la Suisse existe. LANGENDORF l'aime, je l'aime, nous l'aimons. C'est un pays merveilleux, doté de multiples richesses et dont le succès relève presque de l'alchimie. Par quel enchantement, en effet, un peuple doté de si grandes diversités linguistiques et culturelles a-t-il réussi ce «miracle suisse»? Havre de stabilité économique, politique et sociale, notre pays cultive le travail, l'humilité, la discrétion, le savoir-faire et la pérennité de ses institutions. Tout y est. Ou tout y était?

C'est là que LANGENDORF manie subtilement l'histoire pour attirer l'attention du lecteur sur les risques de la béatitude aveugle. Comme il a raison. Sécurités intérieure et extérieure sont en

ce moment les parents pauvres de nos institutions. New York, Londres, Madrid, Oslo: à quand Genève ou Zurich? Terrorisme, organisations criminelles, cybercriminalité et conflits armés rongent notre planète. De nouveaux périls, comme la guerre de l'eau, doivent être envisagés et donc prévenus. Notre armée est-elle prête?

A l'heure où la Suisse se pose moult questions sur l'avenir de son armée, LANGENDORF apporte des réponses claires, circonstanciées et documentées. Il établit qu'aujourd'hui encore, les menaces sont réelles et multiples et que nous avons besoin pour y faire face d'une armée forte, minutieusement préparée aux défis modernes et dotée de moyens substantiels pour être prête en tout temps à répondre au mandat constitutionnel que le peuple lui a confié: prévenir la guerre et maintenir la paix, assurer la défense du pays et de sa population et assister les autorités civiles en cas de menace à la sécurité intérieure du pays (art. 58 Cst. féd.). Dans ce plaidoyer pour une armée forte, LANGENDORF n'oublie pas de rappeler que nos droits fondamentaux sont en jeu: indépendance, droit à la propriété, à la liberté de mouvement et de parole, même lorsqu'elle heurte le politiquement correct. En fin de compte, le devoir primaire d'un Etat n'est-il pas d'assurer la sécurité des personnes et des biens contre les dangers extérieurs et intérieurs?

Bref, LANGENDORF nous offre une magistrale leçon de réalisme patriotique (ou de patriotisme réaliste, c'est selon) en faisant un vibrant appel à la préservation des valeurs fondatrices de notre pays. C'est bon, tout simplement.

Christian LÜSCHER
Conseiller national

Capitulation ou volonté de défense?

VOLONTÉ DE DÉFENSE, VOLONTÉ DE RÉSISTANCE

Il n'est pas un jour sans que la rubrique locale des journaux nous informe d'une attaque à main armée – cela peut aller du couteau de poche au revolver, en passant par le spray au poivre, voire le marteau ou la tronçonneuse – perpétrée contre la ou le propriétaire d'un bureau de tabac. Un fait divers, rien d'autre, qui n'est plus propre à étonner quiconque. Toutefois, ce qui nous surprend encore, c'est la manière dont les agressés réagissent. Les uns, en tremblant, ouvrent leur tiroir-caisse et en remettent le montant au malfrat. D'autres se barricadent dans leur arrière-boutique, appellent la police et se cachent sous la table en attendant son arrivée. Mais il y a aussi ceux terrassés par une crise cardiaque. En revanche, nous repérons une catégorie d'agressés (des femmes souvent et parfois d'un certain âge) qui refusent de se plier au diktat du plus fort, rebelles à ses injonctions, lui lançant au visage les objets à leur portée, poussant des cris, ameutant les passants. Ces personnes, tout bonnement, font preuve d'une volonté de résistance. Leur instinct, car ce genre d'action est rarement réfléchi, leur dicte une attitude qui, transcendant la crainte, leur impose de protéger ce à quoi elles tiennent, en l'occurrence la recette de la journée. Mais leur réaction défensive n'est pas, en définitive, liée à la propriété, souvent dérisoire, mais bien au refus d'une intrusion intolérable, à une pression violente limitatrice de la liberté qu'elles ressentent au plus profond d'elles-mêmes comme un véritable viol. Cette volonté de résistance peut

s'étendre à un groupe humain. Les exemples abondent de gens qui se défendent contre des empiétements jugés intolérables, même en bravant la légalité, qu'il s'agisse de l'arrachage d'un arbre, de la construction d'une route à grand trafic au milieu d'un village, de la démolition d'une vieille maison, d'expulsions, etc.

Dans des circonstances historiques données, cette volonté de défense peut gagner un pays entier. En 1941 la majorité du peuple soviétique, ployant pourtant sous une dictature implacable, affirme avec éclat, à travers des sacrifices inhumains, sa détermination de tenir face à l'envahisseur national-socialiste. Mais à partir de 1944-1945, c'est à l'ensemble du peuple allemand d'affirmer cette même volonté en se battant pas à pas pour chaque mètre carré de terrain qui, comme pour les Russes, deviendra le «sol sacré de la patrie». On se défend, on résiste. On peut toutefois se demander si la volonté de défense, que nous venons de placer sur un pied d'égalité avec la volonté de résistance constituent des termes identiques? Pas tout à fait, serions-nous tenté de dire car nous établissons une distinction. La volonté de défense implique la volonté de se doter de moyens nécessaires, politiques, militaires, économiques, psychologiques, en temps de paix, pour affronter un éventuel agresseur. La volonté de résistance, en revanche, implique une énergie qui se déploie dans le cadre d'un conflit ou d'une menace immédiate. La volonté de défense, avec toutes ses composantes, se situe en amont de la guerre, la volonté de résistance s'installe au cœur de la guerre elle-même. Les exemples de pays ayant abdiqué toute volonté de défense, à un moment donné de l'histoire, abondent, cette démission impliquant parfois leur disparition et, surtout, leur asservissement.

CATASTROPHES ET ILLUSIONS

Nous ne retiendrons qu'un exemple non seulement parce qu'il est frappant, mais surtout parce qu'il a indirectement exercé

une influence sur le déroulement de l'histoire helvétique. En 1918, l'Europe sort, hébétée, d'une guerre de cinq ans qui l'a laissée exsangue, couverte de fosses communes, de cimetières militaires, de monuments aux morts, de processions de veuves et d'orphelins. La France a 1 391 000 tués, contre 3 500 000 aux empires centraux et 1 700 000 à la Russie, initialement alliée de la France. A cette première catastrophe vient s'en ajouter une deuxième. La «grippe espagnole», en réalité une peste pulmonaire, qui tue dans toute l'Europe, ne s'arrêtant pas aux frontières des non-belligérants, Suisse y compris. Elle fait entre 21 et 50 millions de morts dont 2 à 3 millions pour l'Europe, plus que la guerre elle-même. Puis la troisième se présente: le Traité de Versailles (que les Allemands appellent non sans raison un *Diktat*) qui impose au vaincu, dans un esprit de froide vengeance, des conditions humiliantes et inhumaines, tant en ce qui concerne son désarmement radical que le démembrement de ses territoires et le paiement de réparations prohibitives. Paradoxalement, cette fêrule destinée à faire plier le «militarisme allemand» pour toujours, à arracher les ongles des serres de l'aigle prussien, va agir en sens inverse. Le pays luttera avec brutalité, sans compromis, pour retrouver son unité, sa dignité et sa force, tout en glissant vers la dictature. Hitler, arrivé au pouvoir, ne va pas tarder à faire savoir que «la honte de Versailles» sera effacée, ses paroles étant prononcées sur un arrière-fond de réarmement et de mobilisation militaro-industrielle générale. Désormais, la marche à la guerre est programmée.

Quant aux vainqueurs, Français comme Britanniques, ils s'enfoncent dans l'ère des illusions: l'illusion que la Société des Nations, dans un concert harmonieux des Etats, garantira la paix pour les temps à venir. En France, l'illusion que son armée, alors considérée comme la première du monde, protégée en outre par la formidable muraille de la ligne Maginot, dissuadera les tentatives belliqueuses de son voisin septentrional. Enfin l'illusion de croire que ce dernier s'en tiendra aux nouvelles règles du

jeu international, édictées par les vainqueurs, tout en croyant que les millions de morts du champ de bataille ont scellé une fois pour toutes le destin de la guerre, qui devient ainsi la «der des ders».

DÉMISSIONS

Et surtout, et c'est là l'illusion suprême, la conviction de l'accommodement possible avec le vaincu qu'il ne faut surtout pas contrer dans ses initiatives, même les plus provocantes, et qu'il faut pratiquer (comme les Britanniques vont le faire massivement) un politique d'*appeasement* à son égard, selon le principe «Soyons gentils avec le méchant et le méchant sera gentil avec nous». Lorsque Hitler décide un grand coup de poker, la réoccupation de la rive droite du Rhin, en mars 1936, il ne rencontre aucune résistance. Britanniques comme Français invoquent leur trop grande faiblesse militaire tout en soulignant la puissance de l'armée allemande, ce qui n'est qu'une manière de se mentir à soi-même car cette puissance n'existe pas. Toujours est-il qu'une telle démission est favorablement accueillie par l'opinion publique française (comme anglaise), trop heureuse d'échapper à une éventuelle nouvelle guerre. Quant à Hitler, il a compris que la volonté de défense des anciens alliés est inexistante et qu'il ne risque pas grand-chose, et peut-être même rien, en s'aventurant un peu plus loin. Il ne s'en privera pas: mars 1938, annexion de l'Autriche au Reich allemand; septembre 1938, conférence de Munich durant laquelle Britanniques et Français acceptent de remettre au Reich les territoires des Sudètes, faisant partie de la Tchécoslovaquie mais peuplés d'Allemands; mars 1939, le reste de la Tchécoslovaquie est annexé et dépecé par les Allemands; septembre 1939, la *Wehrmacht* envahit la Pologne.

Finalement toutes ces démissions sont acceptées avec un sentiment de soulagement, au nom du «plus jamais ça!». Le ministre français Mandel déclare à un général britannique que «le moral

est sapé par le sentiment, dominant depuis vingt ans, qu'il n'y aurait plus de guerre parce que la France ne pouvait plus supporter une saignée comme celle de 1914-1918»¹. Avec la victoire du «Front populaire» (été 1936) et la grande vague de grèves, un déferlement jubilatoire balaye la France populaire et laborieuse, qui croit voir les portes du paradis socialiste s'ouvrir. Et surtout, en dépit de crises politiques et de difficultés économiques, la vie continue, avec toutes ses aimables douceurs mondaines, littéraires, théâtrales, gastronomiques, etc. Le triomphe, ce n'est plus d'avoir construit tant de chars et d'avions, comme en Allemagne, mais d'avoir introduit la semaine de quarante heures et les congés payés et de s'être levé contre le «fascisme», celui qui de l'intérieur menace prétendument la France, mais pas le national-socialisme, qui constituait pourtant la véritable menace. En apprenant la signature de l'accord de Munich, Léon Blum déclare qu'il accueille la nouvelle «avec honte et soulagement». Paris fait une fête à Daladier, le président du Conseil signataire de l'accord, qui proclame sa «certitude d'avoir sauvé la paix pour toujours». Il est d'ailleurs presque normal que cette volonté de paix à tout prix, même au prix du déshonneur, ait été exprimée par un ancien de Verdun. Simone de Beauvoir proclame qu'elle «n'éprouva pas le plus petit serrement de conscience. J'eus le sentiment d'avoir échappé à la mort, maintenant et à tout jamais.» Quant à son compagnon Sartre qui, après la guerre, deviendra le chantre de la justice communiste-existentialiste et de l'engagement contre l'infamie de la bourgeoisie, il annonce que tous ces abandons l'indiffèrent complètement. Dans un livre devenu célèbre, écrit en 1940, aussitôt après la débâcle, *L'étrange défaite*, le médiéviste Marc Bloch, que les Allemands fusilleront en 1944, constate qu'un «affaissement moral» a marqué la France d'avant 1940, les «idées insuffisantes», le manque de lucidité, la culture

¹ Guy Chapman, *Six semaines de campagne. 1940*, Paris, Arthaud, 1972, p. 451.

de l'illusion régnant en maître, aussi bien dans les sphères civiles que militaires. Dans un autre livre, également écrit immédiatement après l'armistice, *Les causes de notre défaite*, le colonel Alerme, parvient, à partir de l'angle militaire, à une conclusion tout aussi accablante. «On peut donc dire [...] que, quelles que soient les responsabilités certainement plus graves encore du Gouvernement, notre Haut Commandement ne saurait sortir entièrement à son honneur de ce dilemme qui l'accuse: ou il connaissait la puissance de l'armée allemande et il est inexcusable de ne pas avoir exigé des Pouvoirs publics, quitte à provoquer un éclat, une armée française capable de lui résister: ou il ne soupçonnait pas cette puissance, et il est impardonnable de l'avoir oubliée.»² Et l'historien britannique Guy Chapman de conclure son livre sur la défaite française de 1940: «Le pire était le manque général de clairvoyance.»³

MANQUE DE CLAIRVOYANCE

Cet exemple historique est significatif, car il illustre un abandon de la volonté de défense aboutissant, au moment crucial, au moment où le sort du pays est en jeu, à l'abandon de la volonté de résistance. Par la suite, cette absence de clairvoyance sera la chose la mieux partagée du monde: Hitler attaque la Russie, sous-estimant grossièrement les possibilités industrialo-militaires de l'URSS, alors que le Japon ne va pas tarder à faire de même avec les Etats-Unis; la France succombe à l'aveuglement en croyant pouvoir conserver le Vietnam puis l'Algérie et les Etats-Unis faisant de même en reprenant le flambeau dans cette partie de l'Asie. On pourrait étendre la liste presque indéfini-

² Colonel Alerme, *Les causes de notre défaite*, Paris, Agence Inter-France, 1941, p. 123.

³ Chapman, *op. cit.*, p. 372.

ment, en terminant par l'engagement contre nature de l'OTAN en Afghanistan et en Libye. Mais n'est-il pas vrai, comme l'a dit un humoriste, que la prévision est chose difficile, surtout lorsqu'il s'agit de l'avenir.

Peut-on parler d'un manque général de clairvoyance en ce qui concerne la Suisse? En 1914, à l'instar de toutes les hautes instances militaires de l'Europe, l'état-major helvétique estime que la guerre sera de brève durée, quelques mois au plus. Peut-on lui en tenir rigueur, dans la mesure où tous les grands conflits européens de la seconde moitié du XIX^e siècle avaient été rapidement réglés, à coups de batailles décisives. Toutefois, cet «optimisme de la brièveté» eut, pour notre pays tout particulièrement, des conséquences fatales. Rien n'avait été prévu au niveau du ravitaillement, des mesures sociales, des fournitures militaires et la Suisse fut littéralement étranglée par ses grands voisins belligérants et contrainte à de lourdes concessions pour survivre. Relativement bien préparée au début des hostilités, l'armée helvétique fut rapidement déclassée par l'évolution technique et tactique des grandes armées qui s'affrontaient, tant au niveau de l'artillerie lourde, de l'aviation puis des chars. On peut dire que durant ces longs mois, le peuple suisse proche de la disette et de la misère physiologique souffrit, les morts en moins, presque autant que les Allemands ou les Austro-Hongrois soumis au blocus de l'Entente.

MONTÉE DES PÉRILS

A l'issue du conflit, les illusions fleurirent dans le camp des vainqueurs et en Suisse également. Le sacrifice n'aurait pas été vain puisqu'il allait être sanctionné par l'effort conciliateur de la Société des Nations et par la mise hors la loi de la guerre. D'ailleurs les Suisses, non sans avoir beaucoup hésité, soucieux de ne pas écorner leur neutralité, avaient fini par adhérer à l'organisme

Table des matières

PRÉFACE	7
CAPITULATION OU VOLONTÉ DE DÉFENSE?	9
Volonté de défense, volonté de résistance	9
Catastrophes et illusions	10
Démissions	12
Manque de clairvoyance	14
Montée des périls	15
Guerre totale	17
Guerre froide	18
Positions et efforts suisses	19
Redistribution des cartes	21
La Suisse dans le collimateur	23
Malaise suisse	25
Le rôle des historiens	26
Mauvaise foi	28
Culpabilisation	32
Et l'armée?	33
Bons sentiments	35
Angélisme	38
«Political correctness»	40
Une catastrophe sociale	43
L'ère des gris-gris	46
Cassandra	47
Réformes militaires	49
L'armée en son abîme	51
Nouvelle situation, nouvelle réaction	52
Des rapports	55
La Suisse résiste	58

Le brouillard de l'incertitude	60
Nouvelles interprétations	62
Heurs et malheurs de l'Europe	64
Défense européenne	67
Nature du danger	69
Le rôle de l'armée	73
Où est la volonté de défense?	75
 BIBLIOGRAPHIE (politiquement incorrecte)	 77

*Achévé d'imprimer
le quinze septembre deux mille onze
pour le compte des Editions Cabédita à Bière
qui, soucieuses de valoriser l'emploi,
réalisent tous leurs ouvrages en région lémanique.*

*Mise en pages: Nadine Casentieri, Genève
Correctrices: Valérie Caboussat, Eliane Duriaux*

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins. A défaut, adressez-vous directement à:

SUISSE
Editions Cabédita
Route des Montagnes 13
CH-1145 Bière

INTERNET
www.cabedita.ch

FRANCE
Editions Cabédita
BP 9
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse